

Bureau météorologique.

Washington, 15 mars — Indications pour la Louisiane — Temps—beau et froid vendredi; beau samedi; plus chaud dans la partie ouest; vents frais du nord à est.

LA Conquête pacifique DE LA PERSE.

Pendant que la guerre se poursuit sans trêve en Afrique, où l'Angleterre est, pour l'instant, plus occupée que ne l'exigeraient ses intérêts dans les autres parties du monde, la Russie achève de réaliser la conquête pacifique de la Perse et s'avance progressivement vers l'Inde.

Et ce n'est pas à l'Iran seul que se borne actuellement l'effort de la chancellerie de Saint-Petersbourg. En Orient, comme en Extrême-Orient, partout où s'exerce son action et se portent ses vues, elle profite des circonstances pour faire un pas en avant dans la voie que lui trace le remarquable esprit de suite qui caractérise sa politique extérieure.

Au lendemain du jour, en effet, où des banquiers allemands obtenaient la concession de la grande ligne de Bagdad, le gouvernement russe, l'après des informations de bonne source, se serait à son tour devenu concessionnaire en Arménie de tout un réseau de chemins de fer, destiné à accroître sensiblement son influence dans la région méridionale du Caucase comprise entre la mer Noire et la mer Caspienne.

En outre, on ne saurait nier qu'il n'ait, dans ces derniers temps, considérablement resserré les liens par lesquels la Bulgarie se rattache à la Russie, dans l'orbite de laquelle le cabinet de Sofia tend de plus en plus à graviter. Le bruit a même couru, avec une certaine persistance, qu'une convention aurait été conclue récemment, en vertu de laquelle le prince Ferdinand céderait éventuellement au Tsar un port de la mer Noire situé à courte distance du Bosphore, en échange de l'engagement formel pris par le puissant protecteur de la principauté bulgare d'appuyer de tout son pouvoir l'érection de cet Etat vassal en royaume indépendant.

Cette rumeur, il est vrai, ne repose sur rien de positif et ne mérite d'être accueillie que sous bénéfice d'inventaire. Il faut la considérer, comme fort aventureuse, ou tout au moins comme prématurée. Mais le seul fait qu'elle ait été mise en circulation et que les journaux de Sofia, à quelque opinion qu'ils appartiennent, la discutent à l'envi, sans en contester le bien-fondé, suffit à indiquer qu'elle n'est pas exclusivement du domaine de la fantaisie et qu'il a dû, en réalité, se produire dans les sphères diplomatiques quelque incident de nature à lui donner naissance. La question de l'accord dont il s'agit a dû être, selon toute vraisemblance, sinon résolue, du moins soulevée et agitée.

Ce qui est certain, en tout cas, c'est que l'armée bulgare a été inspectée il y a quelques mois, par un colonel d'état-major russe chargé d'une mission officielle; c'est que, d'autre part, l'empereur Nicolas a promis d'assister en personne à l'inauguration du monument élevé par la Bulgarie à son libérateur Alexandre II; c'est, en un mot, que les rapports russo-bulgares ont atteint, à

l'heure actuelle, un degré d'intimité et de cordialité sans précédent.

Tout cela constitue assurément un ensemble de résultats à l'actif de la politique russe dont la portée n'échappera à aucun esprit clairvoyant et auxquels le conflit sud-africain a grandement contribué. Que les Anglais s'en émeuvent, ou le conçoit à merveille; mais qu'ils s'en indignent, c'est simplement absurde. Il ne fallait pas qu'ils y aillent!

ECOLE CATHOLIQUE D'HIVER D'AMERIQUE.

L'enseignement, sous quelque forme qu'il se produise—leçons données aux étudiants et élèves des écoles, ou conférences qui s'adressent aux classes élevées de la société—fait, depuis quelque temps, des progrès véritablement prodigieux. Jamais il ne s'est propagé et vulgarisé aussi rapidement qu'à notre époque. Ce bienfait, nous le devons aux découvertes des sciences physiques qui nous ont fournis des procédés d'enseignement absolument nouveaux et complètement inconnus de nos pères.

Nous avons, parmi nous, à la Nouvelle-Orléans, un de ces vulgarisateurs aussi heureux qu'humbles, le Père Alb. Biever, de la Société de Jésus, qui déjà nous a entretenus des découvertes faites par la télégraphie et la photographie.

C'est encore le Père Biever qui, hier, entretenait les fidèles de l'Ecole d'Hiver des merveilles opérées par l'électricité. Certes, il faisait, hier soir, un temps abominable. Le savant conférencier avait, pourtant, et malgré tout, attiré une très belle chambrée de connaisseurs et d'amateurs.

Il a, avec une rare clarté, expliqué la nature de l'électricité, les sources où on la puise, les phénomènes prodigieux qu'elle produit—le tout accompagné d'expériences qui mettent en pleine lumière les explications qui ne seraient qu'à moitié comprises par les secours du raisonnement.

C'est là, en effet, la supériorité de l'enseignement actuel qui, grâce aux découvertes modernes, peut s'adresser, tout à la fois à notre entendement, à notre vue, à nos oreilles, et nous pénétrer ainsi par tous les pores.

La conférence du Rév. P. Biever a prodigieusement intéressé ses auditeurs. Espérons que le ciel se montrera plus clément, ce soir, et permettra à un plus nombreux auditoire d'assister à la conférence du Rév. Père sur la Phonographie. Nous aurons de plus l'audition d'une allocution de Mgr l'archevêque Chapelle, actuellement aux Philippines.

Le chemin de fer de la Baie de Delagoa.

Londres, 15 mars.—A propos du délai apporté à la décision relative à la question du chemin de fer de la Baie de Delagoa par le tribunal d'arbitrage, la « Mail Mall Gazette » dit cette après-midi qu'elle est formée sous bonne autorité que John Leishman, ministre des Etats-Unis en Suisse, a, en outre de représentations non officielles, adressé au gouvernement fédéral à l'instance du département d'état, une protestation officielle fortement motivée, à laquelle une réponse a été faite le 15 février.

Dans cette communication le secrétaire du tribunal dit que les arbitres sont arrivés à une décision, et que le jugement imprimé sera entre les mains des plaideurs à probablement quatre, et certainement huit semaines de date.

qu'on n'a rien d'autre à me reprocher. Non, rien d'autre... "Dionne dame!" si j'ai jamais plus dans un champ autre chose que le lieu du pauvre, un oignon, une tête d'ail, quelques pommes de terre... les châtaignes tombées dans les châtaigniers, un raisin au bord d'une vigne... Je ne suis pas un voleur!

—C'est de la rapine, tout cela!

Le fonds McDonogh.

Rapports des années 1896 à 1899 inclusivement.

Il est impossible de parcourir un quartier quelconque de la Nouvelle-Orléans, district américain comme district français, sans apercevoir, ici et là, sur la route que l'on suit, un édifice qui se distingue des autres constructions par ses grandes proportions et le caractère artistique de son architecture. Si vous jetez un coup d'oeil sur la frontispice de l'édifice, vous y lirez en gros caractères cette inscription: Ecole McDonogh. Les néo-Orléanais qui sont habitués à ce spectacle, jettent sur ces inscriptions un regard distrait et passent.

Il n'en est pas de même des étrangers qui en sont vivement frappés et en demandent la véritable signification, comme cela arrivait récemment à l'un d'eux, dans une de nos rues du second district. Et on lui apprenait que presque toutes nos écoles publiques, si brillamment construites, si confortablement aménagées, étaient dues à la générosité d'un bienfaiteur qui avait fait de sa grande fortune, amassée son à son, le plus noble des usages. Aussi le nom de McDonogh est-il révérend par tous les habitants de la Nouvelle-Orléans et spécialement par nos autorités municipales, de quelque parti politique qu'elles se réclament. C'est par centaines et centaines de mille dollars que se chiffrent les donations de ce grand philanthrope, et il n'est peut-être pas un habitant de cette ville qui, depuis soixante ou soixante-dix ans, n'ait joui des bienfaits de cet homme de bien.

Ils sont si nombreux, ces bienfaits du vénérable McDonogh; elles sont si nombreuses, les écoles fondées qui sont le fruit de sa patriotique munificence, qu'il a fallu créer une administration particulière pour gérer tout cela, pour veiller à l'entretien de ces édifices devenus la propriété de la ville, pour manier et distribuer convenablement tous ces fonds, et c'est à nos premières autorités urbaines qu'est confiée cette noble besogne qui exige de ceux qui en sont chargés, autant d'intelligence et d'esprit d'ordre que de probité et de dévouement.

Tous les quatre ans, en outre des rapports qui peuvent se produire, mensuellement ou annuellement, il se publie un rapport général sur la situation de l'œuvre McDonogh, rapport signé par le maire, le contrôleur et le trésorier de ville. Cette fois, il est naturellement signé par M. W. C. Flower, W. S. Douglas et Geo. B. Pentrose. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails des comptes vérifiés et signés par ces honorables fonctionnaires. Mais la lecture de cette brochure donne une très haute idée non seulement du donateur, ce qui est tout naturel, mais aussi et surtout des administrateurs qui se sont, jusqu'ici, montrés dignes et de l'homme au nom duquel ils travaillent, et de la population qui leur a confié la gestion de ses précieuses intérêts. Nous engageons vivement ceux qui ont à cœur la prospérité actuelle et l'avenir de nos écoles, à parcourir du regard cette série de rapports qui sont aussi instructifs qu'intéressants. Peu, bien peu de villes au monde peuvent citer des exemples de pareille munificence.

Le Journal des Débats: Doit-on croire que la perte des

L'OPINION

PRESSE FRANÇAISE

Les journaux parisiens donnent à peu près la même note: Cronje est un héros; sa défaite n'est qu'un épisode, qui ne termine rien; enfin, les Anglais seraient bien inspirés en concluant une paix que l'Europe devrait, au besoin, savoir leur imposer.

L'Eclair: Au point de vue matériel, ce revers n'est donc pas de ceux qui obligent l'ennemi à mettre bas les armes. Les Anglais ne pourront imposer la paix aux vaincus qu'à Pretoria. Mais ils n'y sont point encore.

Le Soleil: Nous saurons bientôt s'il existe encore une Europe. Mais l'Europe peut agir. Au nom de l'humanité, elle doit élever la voix en faveur de ces braves gens, de ces héros qui luttent pour défendre leur patrie. Quel beau rôle pour un grand souverain que celui d'arbitre, de modérateur!

L'Automateur, sous la signature de M. Paul de Cassagnac: Il y aurait quelque pudeur pour l'Angleterre à modérer son enthousiasme et à mettre une sourdine à ses cris de victoire.

Le Temps: Malgré le succès de la première manœuvre stratégique qu'ils ont mise en œuvre, Roberts et Kitchener ne sont pas encore à Pretoria. Entre la capitale du Transvaal et leurs troupes, il y a du chemin, et un chemin sur lequel se dressent des réserves d'armes de Cronje de se servir pas faute de semer des obstacles.

Le Journal des Débats: Doit-on croire que la perte des

8.000 hommes du général Cronje décongruira le président Kruger et terminera la campagne? Nous en serions fort surpris. Le président Kruger est l'homme de la guerre; il sait à merveille quel est le but des Anglais que la paix ne se fera qu'au prix de l'indépendance, et de l'existence même des deux républiques. Il résistera donc jusqu'au dernier moment et il y a tout lieu de penser que les Boers ne le désavoueront pas. Certes, il est très préjudiciable pour eux d'avoir perdu une armée; mais celle de l'ouest n'était pas tout leur espoir.

Leur tâche sera plus difficile, et le résultat final, sous les reconnaissances, est quelque peu compromis; mais, si en rase campagne et dans un terrain qui était peu favorable à la guerre de défensive on l'avait tenu longtemps dans leurs monts et à honorer encore bien du mal à des généraux même de la valeur de lord Roberts et de lord Kitchener.

Le dollar La Fayette

Nous avons parlé dans nos dépêches du dollar Lafayette envoyé à la France par les Etats-Unis d'Amérique. Les détails suivants compléteront ceux que nous a communiqués le Télégramme.

Le Président de la République a reçu le 3 mars, en grande audience, un envoyé du président McKinley, M. Robert Thompson, qui était chargé de lui remettre une médaille frappée à la mémoire de La Fayette et que l'on a baptisée, en Amérique, le dollar La Fayette.

Le dollar La Fayette est un module légèrement inférieur à celui du dollar ordinaire, cette médaille est un portrait finement gravé du célèbre général.

Elle pèse, comme la médaille de la grande médaille ne fleurit pas seulement en France.

Le dollar La Fayette est surmonté d'une médaille qui est un portrait finement gravé du célèbre général. Elle pèse, comme la médaille de la grande médaille ne fleurit pas seulement en France.

Le dollar La Fayette est un module légèrement inférieur à celui du dollar ordinaire, cette médaille est un portrait finement gravé du célèbre général.

Le dollar La Fayette est un module légèrement inférieur à celui du dollar ordinaire, cette médaille est un portrait finement gravé du célèbre général.

Le dollar La Fayette est un module légèrement inférieur à celui du dollar ordinaire, cette médaille est un portrait finement gravé du célèbre général.

Le dollar La Fayette est un module légèrement inférieur à celui du dollar ordinaire, cette médaille est un portrait finement gravé du célèbre général.

Le dollar La Fayette est un module légèrement inférieur à celui du dollar ordinaire, cette médaille est un portrait finement gravé du célèbre général.

Le dollar La Fayette est un module légèrement inférieur à celui du dollar ordinaire, cette médaille est un portrait finement gravé du célèbre général.

Le dollar La Fayette est un module légèrement inférieur à celui du dollar ordinaire, cette médaille est un portrait finement gravé du célèbre général.

République française, et dans ce cas de droite, l'écousson américain avec la devise: «E pluribus unum».

Le coffret et son socle sont renfermés dans une boîte captonnée de satin blanc et habillée de maroquin noir, à fermoir et à poignées d'argent.

BIBLIOGRAPHIE.

Le procès de Rennes est loin d'avoir terminé d'affaires. Dreyfus proclame qu'il poursuivra sa réhabilitation. Ses amis pétitionnent contre une amnistie qui les empêcherait d'exercer des représailles. La brochure de M. Ch. Descotay intitulée «L'affaire Dreyfus» vient donc à son heure. L'auteur ne prétend rien révéler qui ne soit déjà connu. Il s'efforce de dégager les résultats acquis, les faits essentiels qu'il importe de ne laisser ni oublier ni défigurer. Sans violences, preuves en main, à l'aide de citations puisées aux sources dreyfusistes, il établit que le Conseil de guerre avait le droit de condamner Dreyfus, que la condamnation, pour être inadéquante, n'en fut pas moins formelle, et que les débats ont fait justice de diverses fautes mises en circulation pour infirmer la sentence des premiers juges: il s'attache à déterminer la valeur intellectuelle et morale des témoins de part et d'autre et l'influence néfaste de la campagne dreyfusiste sur l'organisation militaire et la politique extérieure de la France.

A l'essai de Ch. Descotay on a joint une magistrale préface de Jules Lemaitre. L'ouvrage académicien a traduit au jour le jour, et comme il suit le fil, ses impressions sur le procès de Rennes, dans l'«Echo de Paris». Ces articles ont été réunis, ils ont été augmentés des pages inédites (ce sont celles intitulées «Remarques rétrospectives»). Et ainsi l'auteur présente au public toute une page de «aménages» ou «souvenirs» écrits par une des plus grandes célébrités littéraires de France.

La brochure «L'affaire Dreyfus» est en vente chez Nizette, 8, rue Campana-Prémère, Paris, au prix de 50 centimes.

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE.

Il est arrivé, cette semaine, au Crescent, une rare bonne fortune. Depuis dimanche, quoique se rend à ce théâtre, y peut voir s'élever triomphalement la bienheureuse pancarte, «standing room only», et il en sera ainsi jusqu'à la fin de l'engagement de nos deux joyeux compères qui ont nom Ward et Vokes. C'est peut-être la première fois que nous avons à relever ce fait dans les annales du théâtre américain, à la Nouvelle-Orléans.

A partir de dimanche soir, changement de spectacle. «A Texas Steer», autre bouffonnerie qui est appelée au même succès.

GRAND OPERA HOUSE.

Le drame «Ten Nights in a Bar-room», n'est pas dans les habitudes de la troupe qui fait les délices du Grand Opera House depuis le commencement de la saison. C'est peut-être une des grandes raisons du succès qu'elle vient d'y obtenir.

Dimanche en matinée, elle va donner une nouvelle preuve de ce qu'elle est capable de faire. Elle va nous donner des scènes indiennes, à l'époque des soulevements des tribus sauvages qui ont donné tant de tablature aux Etats-Unis. Le principal rôle est confié à M. Farrum qui s'y taillera un beau succès.

THEATRE TULANE.

C'était avant hier soir que le Beau Brummel faisait son apparition, au Tulane, sous les traits

de M. R. Mansfield. Personne n'ignore que c'est une des plus heureuses créations de cet artiste, un des meilleurs qu'ait produits la scène américaine. Il y a été superbe d'un bout à l'autre du rôle.

Ce soir, deuxième représentation de Cyrano de Bergerac. Demain, la troisième et dernière.

Samedi, en matinée, «The First Violin» et, enfin, pour clore la série de représentations de M. Mansfield, le «Dr Jekyll et Mr Hyde». Voilà une semaine heureusement employée.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Balandard lit le fait-divers relatif à cet Indien Peau-Rouge qui s'est présenté, dans un état d'ivresse des plus caractérisés, à l'établissement auquel il appartenait et s'est livré à diverses incartades.

—Il est permis d'être Sioux, mais pas à ce point-là, a dit gravement Balandard.

Un banquier qui a eu naguère des histoires fâcheuses dîne chez les parents du jeune Bob. Au dessert, on cause des prochaines attractions de l'Exposition.

—Je serai curieux, tout de même, de voir la lune à un mètre, dit le banquier.

—Papa dit que vous avez fait un trou dedans. Est-ce qu'on pourra le voir?

DEPECHE

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABELLE

Transfert du siège du gouvernement de l'Etat Libre à Kronstadt.

Incendie dans le Massachusetts.

L'indisposition du secrétaire d'état Hay.

Rappel de troupes de Puerto-Rico.

Le transport d'état Hay est resté confiné aujourd'hui à sa résidence pour un fort rhume. C'était jour diplomatique, et les visiteurs ont été reçus par le sous-secrétaire d'état Hill.

Washington, 15 mars.—Le transport Kiplerick à quai hier. New York pour San Juan de Puerto-Rico, d'où il ramènera un escadron du cinquième régiment de cavalerie.

A cause du manque de temps il a été impossible d'envoyer les approvisionnements destinés aux nécessités de Puerto-Rico par le Kiplerick. Ils seront expédiés par le prochain transport qui se rendra de New York à San Juan.

Et la Bique fit sonner encore, sous son poing fermé, sa poitrine cavernieuse.

Puis, sans donner davantage au jage d'instruction le temps de placer un mot, le roi de la création revint à sa grande indignation, bien légitime, le pauvre homme.

—Moi, jeter! frapper quelqu'un d'un coup de couteau, quand je n'ai même jamais donné un coup de bâton! Ah! non, ça non... J'aimerais mieux crever de faim ou de soif sur un tas de cailloux! Je le jure, messieurs, Jean Carabou dit la Bique n'a pas fait de mal à une mouche dans sa vie. Je le jure!

Son bras, levé très haut, attestait le ciel de la véacité de son alléguation.

Mais il n'y avait plus d'excitation dans sa voix, l'incandescence de ses prunelles s'était éteinte, quelque chose comme une goutte brillante, frangeait en roulant sa papillière brûlée, s'attachait au coin de l'œil, une larme qui ne voulait point glisser sur sa joue tannée.

—Moi, un assassin! l'articulait-il, la voix coupée, les muscles de son cou maigre tendus en cordes pendant que saillait davantage la proéminence du cartilage thyroïde; moi, Jean Carabou... dit la Bique! Oh! messieurs, regardez-moi... bien, bien... voyons... j'ai l'air d'un assassin!

Ma foi! non, il n'en avait pas l'air, mais pas du tout: la grosse larme se décidait à glisser sur la joue de parchemin, et, lentement, tombait dans la barbe.

Son casier judiciaire ne portait, en effet, d'autres condamnations que celles encourues avant la constatation de sa mystérieuse maladie, simples délits de vagabondage: en aucun temps, malgré ses grands gestes et les menaces de son gourdin, on ne relevait contre lui une violence.

Coulu dans toute la courtoisie, si les enfants se mettaient parfois à ses trousses, les parents, qui ne lui refusaient pas un morceau de pain ni une écuelle de soupe, l'accueillaient avec une bonne parole; seule, la dame du Val-Rose, quand par hasard, passant tard, devant le château, las et affamé, il se hasardait à demander un gîte, l'éviquait durement.

Mais il ne tentait pas de franchir quand même la grille; il ne proférait contre elle aucune menace. C'est ce qu'il affirmait d'erechef, répondant à de nouvelles interrogations.

Et le jage se montrant toujours pressé, inébranlable, la fille adoptive de Mue Varaguez qui, dans un mutisme fébrile, se tortillait assise sur le bord d'un des hauts fauteuils anciens meublant le salon, avec les doigts noués l'un dans l'autre, l'ulcère répéta: —Ce n'est pas lui, l'homme

Feuilleton

DE: L'Abelle de la N. O.

11 Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldagne.

PREMIERE PARTIE.

VII

(Suite.)

—Vous ne l'avez pas lu, vous, mon certificat? Lisez-le, monsieur, et vous verrez que je puis aimer le grand air, mais

que je passais par-ci par-là en prison, le temps de reconnaître que j'étais bien un «sujet», mais des mois... et ça me rendait fou à lier!... Il n'y a guère qu'une dizaine d'années qu'on me laisse tranquille, depuis que le grand savant, M. le docteur Pitres, m'a vu à l'hôpital de Bordeaux.

Le vagabond s'arrêta juste pour respirer. Le jage, son greffier, le procureur, se surprennent à l'écouter: s'ils connaissent de réputation l'incorrigible cœur de grands chemins qui s'intitulait: «le roi véritable de la création», ils ne l'avaient point jusqu'à présent étudié au cours d'un interrogatoire, et ce type, sortant de par son tempérament bien authentiquement constaté, de la banalité ordinaire, les intéressait malgré eux.

Peut-être aussi n'étaient-ils pas absolument férés, ces bons magistrats, sur ce genre de névrose, sur cette affection morbide, conséquence d'un état hystérique. Que l'honorable doyen de la Faculté de Médecine de Bordeaux, appelle l'«Automatisme ambulatoire», beaucoup moins rare, affirme-t-il, qu'on ne le croit, et qui changerait pas mal d'invétérés amateurs de vagabondage, qu'on emprisonne, en malades dignes de la pitié humaine.

—Après quoi je rentre dans mes foyers... je m'y tiens tranquille; au bout de dix-huit mois, je me marie... Nous étonnons tout d'un coup, ça vous empêche tout d'un coup, ça vous pousse comme ça poussait le Juif Errant... on ne sent point la fatigue, on ne dort que par

tée d'une mimique surabondante que les deux Pandores qui restaient plantés droits à ses côtés, surveillaient d'ailleurs de leur œil vigilant.

—Savez-vous, messieurs, quand et comment il m'a pris, ce mal? Je me souviens, à mesure que je vieillissais ma mémoire revient... c'est en même temps... Eh! bien, j'avais une fièvre typhoïde au régiment... on me renvoie dans mes foyers, pour six mois, en congé de convalescence... comme je n'avais plus que six mois à faire, j'étais libéré... Voilà qu'un beau matin, je quitte Saint-Chinian, mon pays, et sans penser à rien, à personne, je vais droit devant moi, je marche, n'ayant ni fum ni soif, jusqu'où!... Jusqu'à Montpellier.

—Après quoi je rentre dans mes foyers... je m'y tiens tranquille; au bout de dix-huit mois, je me marie... Nous étonnons tout d'un coup, ça vous empêche tout d'un coup, ça vous pousse comme ça poussait le Juif Errant... on ne sent point la fatigue, on ne dort que par

habitude, on ne mange que ce qu'il faut pour vivre... rien n'existe, personne... Ma femme, le petit qui allait venir, mes parents, tout est oublié... la route m'attire, toujours la route... J'ai été en Italie, en Espagne... je ne sais où... deux ans parti... Puis, un matin, en m'éveillant, au bord d'un bois, je me rappelle... Il me semble que j'ai quitté le pays seulement la veille... Ah! j'y reviens! qu'il était dur à m'endormir le pain que je ne trouvais pas toujours à gagner... car j'avais conscience alors... je n'étais plus un vagabond... un chemineau, mais un malheureux qui sortait d'une espèce de folie.

—Arrêté, emprisonné, je l'étais encore... Quand je revins à Saint-Chinian, on eut du mal à me reconnaître... ma femme était morte en couches... l'enfant n'avait pas vécu... «J'aurais plusieurs fois de me tuer, de chagrins, puis je suis reparti... revendu... Depuis trente ans, je cours les chemins... Ce n'est pas la même chose qu'autrefois, ce n'est plus une manie qui me pousse dans le dos, qui me force à aller en avant, seulement je ne pourrais pas vivre enfermé...

—Après quoi je rentre dans mes foyers... je m'y tiens tranquille; au bout de dix-huit mois, je me marie... Nous étonnons tout d'un coup, ça vous empêche tout d'un coup, ça vous pousse comme ça poussait le Juif Errant... on ne sent point la fatigue, on ne dort que par

—Après quoi je rentre dans mes foyers... je m'y tiens tranquille; au bout de dix-huit mois, je me marie... Nous étonnons tout d'un coup, ça vous empêche tout d'un coup, ça vous pousse comme ça poussait le Juif Errant... on ne sent point la fatigue, on ne dort que par

—Après quoi je rentre dans mes foyers... je m'y tiens tranquille; au bout de dix-huit mois, je me marie... Nous étonnons tout d'un coup, ça vous empêche tout d'un coup, ça vous pousse comme ça poussait le Juif Errant... on ne sent point la fatigue, on ne dort que par

—Après quoi je rentre dans mes foyers... je m'y tiens tranquille; au bout de dix-huit mois, je me marie... Nous étonnons tout d'un coup, ça vous empêche tout d'un coup, ça vous pousse comme ça poussait le Juif Errant... on ne sent point la fatigue, on ne dort que par

—Après quoi je rentre dans mes foyers... je m'y tiens tranquille; au bout de dix-huit mois, je me marie... Nous étonnons tout d'un coup, ça vous empêche tout d'un coup, ça vous pousse comme ça poussait le Juif Errant... on ne sent point la fatigue, on ne dort que par

—Après quoi je rentre dans mes foyers... je m'y tiens tranquille; au bout de dix-huit mois, je me marie... Nous étonnons tout d'un coup, ça vous empêche tout d'un coup, ça vous pousse comme ça poussait le Juif Errant... on ne sent point la fatigue, on ne dort que par

—Après quoi je rentre dans mes foyers... je m'y tiens tranquille; au bout de dix-huit mois, je me marie... Nous étonnons tout d'un coup, ça vous empêche tout d'un coup, ça vous pousse comme ça poussait le Juif Errant... on ne sent point la fatigue, on ne dort que par

—Après quoi je rentre dans mes foyers... je m'y tiens tranquille; au bout de dix-huit mois, je me marie... Nous étonnons tout d'un coup, ça vous empêche tout d'un coup, ça vous pousse comme ça poussait le Juif Errant... on ne sent point la fatigue, on ne dort que par

—Après quoi je rentre dans mes foyers... je m'y tiens tranquille; au bout de dix-huit mois, je me marie... Nous étonnons tout d'un coup, ça vous empêche tout d'un coup, ça vous pousse comme ça poussait le Juif Errant... on ne sent point la fatigue, on ne dort que par